



Le chevalier d'Aiglefière

et

les chevaliers
de l'ancienne République

Hervé Bolançais

Hervé Bolançais

Le chevalier
d'Aiglefière et les
chevaliers de l'ancienne
République

© Hervé Bolançais, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4761-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Dans les douves de Vincennes

La sonnerie stridente du téléphone sortit le chevalier d'Aiglefière de son sommeil. Il se redressa sans même ouvrir les yeux et s'assit sur le bord du lit. Dans la pénombre, il saisit le combiné qu'il porta calmement à son oreille.

— Aiglefière, à qui ai-je l'honneur ?

— Inspecteur, c'est Valentine au standard.

— C'est pourquoi ?

— Un triple homicide à la garde impériale.

— Et... ?

— Et le directeur veut que vous y alliez.

— Le directeur veut que j'aille sur une affaire de meurtre à la garde impériale ?

— Oui. Il a été très clair. Il a dit : « envoyez immédiatement Aiglefière. » Il était dans la salle de contrôle et on l'a entendu hurler dans tout le bâtiment : « envoyez immédiatement Aiglefière. »

— Bien pris. C'est où cette histoire ?

— Au Fort-Vieux de Vincennes.

— Et cela s'est produit quand ?

— Cela s'est produit il y a moins d'un quart d'heure dans les douves du château de Vincennes. Trois civils qui essayaient de pénétrer dans le fort ont été abattus par la sentinelle.

— Et le directeur pense que c'est une affaire pour moi ?

— A priori oui, inspecteur.

— Merci, Valentine. Dites à la salle opérations que je pars sur-le-champ.

— Bien pris, inspecteur.

L'inspecteur d'Aiglefière raccrocha le combiné puis il alluma machinalement la lampe de chevet pour regarder l'heure. Les aiguilles du réveil indiquaient deux heures moins le quart. Il reprit le combiné et composa le numéro du gardien de l'immeuble.

— Ici la loge de l'immeuble, que puis-je pour vous ?

— C'est le chevalier d'Aiglefière, faites préparer mon cheval, j'arrive dans dix minutes.

— Très bien, monsieur, ce sera fait. À tout de suite, monsieur.

— Merci.

Aiglefière raccrocha. Il se prit le visage dans les mains en soufflant. Ensuite il se frotta les yeux afin de se réveiller. Après cela, il se leva en soupirant avant

d'aller s'habiller. Il prit un pantalon de toile épaisse ainsi qu'une chemise cintrée. Il enfila une paire de bottes et revêtit sa veste noire habituelle. Il accrocha son holster de cuisse dans lequel il plaça son pistolet automatique. Il vérifia que tout ce dont il avait besoin était dans ses poches puis il quitta sa chambre. Quand il ouvrit la porte de sa chambre, il découvrit Joséphine, sa gouvernante, en robe de chambre, qui l'attendait dans le couloir avec un plateau sur lequel reposait un verre de jus d'orange.

— Le café n'est pas encore chaud, monsieur. Si vous voulez attendre encore cinq minutes, ce sera bon.

— Pas le temps. Merci, Joséphine. Le jus d'orange suffira.

Il prit le verre et le but d'un trait. Il reposa le verre en demandant à Joséphine de retourner se coucher.

— Monsieur sait-il quand il va rentrer ?

— Non. Et ne m'attendez pas. Retournez, vous coucher. On se revoit demain. Au mieux dans la matinée. Au pire pour le dîner.

— Et c'est grave ?

— Non.

— De toute façon si ça l'était vous ne me l'auriez pas dit ?

— Bien sûr que non. Donc cessez de vous en faire et retournez vous coucher. À demain, Joséphine.

— Bonne nuit, monsieur. Soyez prudent.

Le chevalier d'Aiglefière enfila son long pardessus. Il mit son tricorné sur la tête, puis il récupéra sa belle canne à tête d'aigle avant de franchir la porte que Joséphine referma derrière lui. En descendant les marches quatre à quatre, il repensa à Joséphine lui souhaitant une bonne nuit. Il sourit franchement car il ne voyait pas comment cette nuit pourrait être bonne.

En arrivant au sous-sol de son immeuble, Aiglefière se dirigea vers son box où l'attendait déjà, Alma, sa jument noire que terminait de préparer Gaspard, le plus jeune des palefreniers de l'immeuble.

— Voilà, chevalier, elle est prête, dit le jeune Gaspard en voyant arriver Aiglefière. J'ai mis votre selle de travail car j'ai pensé que vous voudriez prendre votre fusil d'assaut.

— Merci, Gaspard, mais pour cette fois, je voyage léger.

— Vous voulez que je change la selle ?

— Non, merci, Gaspard. C'est très bien. Tu passeras voir Joséphine dans la matinée. Elle te donnera une part de tarte.

— Merci, chevalier. C'est vraiment gentil. Au fait, chevalier, je me demandais...

— Que veux-tu savoir ?

— C'est grave votre urgence ?

— Non, rassure-toi. C'est la routine de la vie nocturne parisienne.

— Si vous rentrez avant huit heures, c'est moi qui m'occuperai d'Alma à votre retour. Sinon ce sera ma sœur.

— Alors pense à demander une part de tarte pour elle aussi.

— Merci, chevalier. À demain.

— À demain, Gaspard.

Aiglefière mena sa jument à la bride jusqu'au volet métallique du garage souterrain. Le vigile salua le chevalier d'Aiglefière avant d'actionner la lourde chaîne qui fit remonter le volet roulant. Dès qu'il fut assez haut pour faire passer Alma sans qu'elle n'eût à se pencher, Aiglefière franchit le portail pour se retrouver directement dans la rue. Le chevalier d'Aiglefière habitait sur l'île Saint-Louis dans un immeuble qui donnait sur la Seine. La nuit était claire en ce mois d'avril et le manque d'éclairage public n'était pas trop handicapant. Une belle lune brillait au milieu des étoiles, offrant suffisamment de luminosité aux ruelles étroites de l'île Saint-Louis. Le chevalier d'Aiglefière caressa sa jument comme pour l'encourager aux efforts qu'il allait lui demander. Puis il enfourcha sa monture qu'il conduisit au petit trot jusque sur les quais. Quand il se retrouva sur la voie rapide hippique des quais de Seine, il s'élança au triple galop. En effet, sur le sable meuble de la voie rapide hippique, les cavaliers étaient autorisés à pousser leurs montures au maximum de leur vitesse. Le chevalier d'Aiglefière dont la jument était particulièrement rapide, rejoignit ainsi le château de Vincennes avant que ne sonne deux heures et demie.

À son arrivée devant le château de Vincennes, le chevalier accrocha Alma à un des piquets de l'abreuvoir, situé face à l'entrée du fort sur l'avenue de Paris. Une patrouille de la police urbaine attendait devant l'entrée sur le trottoir. Aiglefière se dirigea vers eux.

— Bonsoir, messieurs. Inspecteur d'Aiglefière, sûreté impériale, où sont les corps ?

— Dans les douves, inspecteur. Mais le chef de poste refuse de nous laisser entrer, répondit le brigadier.

— Et pourquoi donc ? interrogea l'inspecteur.

— Ils disent attendre les ordres de l'officier de permanence. Or nous n'avons pas le droit de pénétrer dans une enceinte militaire sans l'autorisation de l'autorité militaire ou une commission rogatoire d'un juge.

— Donc vous n'avez pas vu les corps ?

— Si, mais uniquement depuis le pont-levis.

L'inspecteur d'Aiglefière se rendit sur le pont-levis afin d'observer, en contrebas, les trois corps étendus dans les douves. Face à lui, devant la porte fermée,

une sentinelle en treillis de camouflage urbain lui barrait la route. Cette sentinelle portait la tenue de combat si particulière de la garde impériale avec le béret pourpre, surmonté d'un plumet bleu et orné d'une abeille d'or en guise d'insigne. La sentinelle se rapprocha de l'inspecteur d'Aiglefière avec le fusil d'assaut en position haute.

— Monsieur, vous ne pouvez pas rester ici. Vous êtes sur un terrain militaire, je vous demande de partir.

Aiglefière se rapprocha de la sentinelle sans crainte. Il releva le large col de sa redingote, laissant apparaître sa grande plaque d'inspecteur de la sûreté impériale. La sentinelle se mit instantanément au garde-à-vous en présentant les armes.

— Grenadier de première classe Leroy, à vos ordres, mon lieutenant.

— Repos, Leroy. Comment je fais pour descendre dans les douves ?

— Vous ne pouvez pas, mon lieutenant. Il faut l'autorisation de l'officier de permanence.

— Et il est où l'officier de permanence ?

— Dans son bureau à la permanence.

— Alors appelle-le.

Le plus prestement du monde, la sentinelle emprunta le petit pont-levis pour retourner dans sa guérite. Il décrocha le combiné du téléphone qui se trouvait à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et le sous-officier, chef de poste, se présenta à l'inspecteur. Il était dans la même tenue que la sentinelle à la différence que le plumet de son béret était blanc comme pour tous les sous-officiers de la Garde. Il avait de plus un pistolet automatique au ceinturon à la place du fusil d'assaut. C'était un grand blond à l'air sévère qui avait deux anneaux en or à l'oreille gauche, signe de son ancienneté dans la Garde. En arrivant face à l'inspecteur d'Aiglefière, il se mit nonchalamment au garde-à-vous en présentant mollement ses respects.

— Sergent Lefèvre, à vos ordres, inspecteur.

— Sergent, je dois aller examiner les corps dans les douves. Par où puis-je descendre ?

— Impossible, inspecteur, dit le sergent avec un sourire narquois. Nous avons des ordres.

— Des ordres de qui ?

— De l'officier de permanence.

— Alors appelez-moi l'officier de permanence.

— Impossible.

— Pourquoi ? Il dort.

— Non, bien sûr.

— Il refuse de parler à un inspecteur de la sûreté impériale ?

— Bien sûr que non ! répondit le sergent horrifié.

— Alors allez immédiatement lui dire que je l'attends, dit calmement l'inspecteur d'Aiglefière.

Le sergent s'exécuta sans perdre de temps et trois minutes plus tard, un capitaine de la garde impériale sortit du fort. Il était lui aussi vêtu du treillis au camouflage particulier de la Garde avec le béret pourpre orné d'une abeille d'or. Cependant le sien était surmonté du plumet de couleur rouge, distinctif des officiers. Il avait, lui aussi, un pistolet automatique au ceinturon côté droit, mais en tant qu'officier, il avait aussi un sabre court sur le côté gauche. Le visage de l'officier était fermé et tout dans son attitude montrait l'hostilité.

— C'est pourquoi ? demanda l'officier de permanence.

— Inspecteur d'Aiglefière, sûreté impériale, annonça-t-il en relevant le col de sa redingote. Je viens vous voir car a priori, vous avez eu un petit souci cette nuit.

— Absolument rien, mon lieutenant.

— Alors je tiens à vous signaler que les corvées ont été mal faites hier soir, car il reste trois cadavres dans les douves de votre caserne.

La mâchoire de l'officier de la Garde se crispa et ses mains se refermèrent sur la boucle en forme d'aigle de son ceinturon. L'inspecteur d'Aiglefière sourit.

— Donc par où puis-je descendre pour aller voir ça ? Rassurez-vous, je ne suis pas là pour faire la revue des corvées et je ne ferai pas un compte rendu si je trouve un mégot.

Cette fois l'officier de permanence était complètement énervé et il ne conservait son calme qu'avec difficulté.

— Vous ne pouvez pas descendre, mon lieutenant.

— Et pourquoi donc ?

— Le règlement l'interdit.

— Quel règlement ?

— Le règlement de service intérieur de la garde impériale.

— Ce règlement est donc manifestement illégal, mon capitaine. Car la loi impériale N°49 du 17 avril 2041 autorise les officiers de la sûreté impériale à pénétrer sans autorisation dans tous les lieux soumis à autorisation d'accès, à partir du moment où il y a été commis un crime.

— Sauf qu'il n'y a pas eu crime, mon lieutenant. La sentinelle n'a fait qu'appliquer les consignes relatives à la protection des installations militaires. Et l'ouverture du feu s'est faite en conformité avec les règles d'ouverture du feu en vigueur dans les armées.

— Je ne parlais pas de la sentinelle. Je pensais aux trois cadavres allongés

dans les douves.

— Sauf, mon lieutenant, que tenter de s'introduire sur un terrain militaire classifié est un délit, et non un crime.

— En effet, mon capitaine, c'est un délit puni de sept ans de travaux forcés. Et non puni de mort. Je dis ça, juste au passage. Ensuite si cette tentative est liée à une entreprise terroriste ou une activité politique visant à la déstabilisation de l'Etat, cela devient un crime, puni de vingt-cinq ans de travaux forcés. Et c'est à moi de déterminer si ces trois cadavres sont ceux de délinquants ou de criminels. Et je ne suis surtout pas là pour déterminer si la sentinelle a correctement ou pas appliqué vos consignes. C'est à l'autorité militaire de statuer sur ce point. Pas à moi. Donc vous voyez que vous n'avez pas à craindre les résultats de mes investigations. À moins que vous ayez quelque chose à cacher ?

— Nous ne craignons rien et nous ne cachons rien. Sachez-le, mon lieutenant.

— Puis-je donc aller faire mon boulot auprès de ces trois macchabées ?

— Non, mon lieutenant. J'attends l'ordre du colonel-général.

— Et bien, mon capitaine, allez l'attendre. Moi, je vais rendre compte à la sûreté impériale.

Les deux officiers se tournèrent le dos avec mépris et s'éloignèrent. L'inspecteur d'Aiglefière rejoignit les trois policiers qui l'avaient accueilli lors de son arrivée.

— Bon, comme ces élégants messieurs de la garde impériale refusent de me laisser approcher, qui peut me dire ce qu'il s'est passé ici ? demanda l'inspecteur d'Aiglefière.

— Nous étions en patrouille à pied sur l'avenue, quand nous avons entendu six ou sept coups de feu, répondit le brigadier de la police urbaine. Difficile à dire car certains coups se superposaient. Le dernier coup a eu lieu quelques secondes après les autres. Pour moi, ils étaient plusieurs à tirer. On s'est donc approché avec précaution du lieu de la fusillade. Personnellement, je suis arrivé à vue de l'entrée du fort, au moment où le chef de poste sortait sur le pont-levis pour observer les douves avec sa paire de jumelles. On a pris contact avec eux, mais ils nous ont dit qu'ils n'avaient pas besoin de nous. Ils ont ajouté que la police militaire arrivait et qu'ils avaient ordre de ne laisser pénétrer personne sur les lieux de la fusillade.

— Ok, fit Aiglefière. Donc personne n'est descendu dans les douves ?

— Personne, confirma le brigadier. J'ai un personnel en surveillance sur les trois corps depuis le parapet, il m'a affirmé que personne n'était descendu.

— Très bien, dit Aiglefière en se penchant par-dessus le parapet.

À ce moment, la carriole de la police scientifique arriva sur les lieux. Elle stoppa brusquement dans un vacarme de hennissements et de chocs métalliques

qui fit se retourner tout le monde. Le médecin légiste de la préfecture descendit en trombe. Il reconnut l'inspecteur d'Aiglefière et il se dirigea vers lui sans détour.

— Salut Malo, fit le médecin.

— Salut Auguste, répondit Aiglefière. T'étais de permanence ce soir ?

— Non. Et toi ?

— Non plus. Mais le directeur a visiblement insisté pour que je m'occupe de l'affaire.

— Moi aussi, dit le médecin. La standardiste a dit que c'était un ordre du directeur. Et là je commence à m'inquiéter. Que le directeur m'envoie sur une affaire complexe, je comprends puisque je suis le meilleur médecin de la préfecture. Mais qu'il te désigne pour t'occuper d'un problème à la Garde... Là, je ne comprends plus.

— Je te rassure, moi non plus.

— Et ça se présente comment ?

— Plutôt mal. La Garde nous refuse l'accès et attend la police militaire.

— Ils ont le droit ?

— Techniquement oui. Car je ne peux me saisir de l'affaire que si c'est en lien avec une affaire terroriste ou la sûreté de l'Etat. Si c'est une affaire de vol de sacs de riz, cela dépend de la juridiction militaire. Sauf que pour déterminer si cette tentative d'intrusion est en lien avec une organisation terroriste, il faut que je voie ces cadavres. Or je ne peux pas légalement le faire avant l'arrivée de la police militaire. Et pour être honnête, je doute qu'il reste des preuves exploitables après le passage de la PM.

— Qu'est-ce qu'on fait là alors ? On va se prendre un café. On attend que la PM arrive, ils récupèrent le bébé et on rentre se coucher.

— Sauf que je me dis que si le directeur m'a envoyé ici, c'est justement pour que ça ne se passe pas ainsi. Quelque chose me dit qu'il veut absolument qu'on dame le pion à l'Armée.

— Sans doute, mais ça a l'air compliqué.

— En apparence oui, mais nous avons un gros avantage.

— Lequel ?

— La police militaire est de loin le service de sécurité le plus lent de la capitale. Avant qu'ils n'arrivent, on a facilement encore une demi-heure pour trouver sur ces trois morceaux de viande froide, un lien quelconque avec une organisation terroriste.

— Comment on fait ?

— C'est simple. Tu vas à l'entrée du fort ; tu appelles l'officier de permanence et tu fais un beau scandale. Pendant ce temps, moi, je descends dans les douves